

Laurence DELOBETTE

« Les croisés bourguignons au secours de la Terre sainte et d'Antioche après 1268 », dans *East and West in the Medieval Eastern Mediterranean, II : Antioch from the Byzantine Reconquest until the End of the Crusader Principality*, ed. by Kr. Ciggaar, and V. Van Aalst, A. A. Bredius Foundation, Uitgeverij Peeters en Departement Oosterse Studies, Leuven-Paris-Walpole, Ma, 2013, p. 51-78.

« Peut-on parler d'Antioche autrement que comme d'un fantôme ?  
Ernest Will, « Antioche, la métropole de l'Asie », *Mégalopoles méditerranéennes. Géographie urbaine rétrospective*, sous la direction de Cl. Nicolet, coll. de l'Ecole française de Rome, 261, p. 485.

« De notre course à travers les ruelles tortueuses et désertes, de notre pénible ascension sur le Silpius, nous n'avons guère conservé que deux souvenirs : celui d'un paysage incomparable de grandeur et de mélancolie, et celui d'une énigme angoissante. Comment Antioche a-t-elle disparu au point de ne laisser aucune trace à la surface du sol ? »  
Max Van Berchem, *Voyage en Syrie*, Mémoires de l'Institut français d'Archéologie orientale, Le Caire, 1913, p. 241.

*Urbs maxima ultra quam credi potest fortissima atque inexpugnabilis*, Antioche a longtemps constitué l'enjeu de grandes luttes entre les Byzantins et les Perses, puis entre les Byzantins et les Arabes. Conquise le 2 juin 1098 par les Latins, c'est la plus ancienne des possessions franques en Terre sainte. Le souvenir en est maintenu dans la *Chanson d'Antioche* et aussi dans *La complainte de Constantinople* composée en 1262 par Rutebeuf : « Hélas, Antioche, sainte Terre / dont la conquête a coûté si cher / avant que l'on pût vous faire nôtre ! ». Après l'annonce en Occident de la prise de la ville par les musulmans d'Egypte et en dépit de l'échec de la croisade du roi Louis IX, une expédition placée sous les ordres du prince Edouard d'Angleterre se rend au secours des Latins d'Orient ; parmi les combattants anglais se trouvent quelques seigneurs venus du comté de Bourgogne. Je souhaite préciser l'identité de ces croisés bourguignons et retrouver quelques traces des liens qui ont pu exister entre la principauté d'Antioche et la Bourgogne.

### **La chute d'Antioche**

Menacée depuis plusieurs années par les Mamelouks, Antioche est assiégée le 15 mai 1268 : « Puis il [Baïbars] lança ses troupes contre Antioche, qui était annexée dans le domaine du prince, seigneur de Tripoli. Les musulmans s'avancèrent en tuant, massacrant et saccageant, et le Sultan lui-même mit le siège devant Antioche le premier ramadhân 666 [15 mai 1268]. Le chef de sa maison militaire l'émir Shams ad-Dîn Aqsunqur al-Farqani, au cours de l'avance, avait rencontré un escadron de cavaliers d'Antioche et, après un combat victorieux, les avait exterminés en capturant le connétable, commandant en second de la place »<sup>1</sup>. L'assaut décisif a lieu le 18 mai ; la muraille est franchie par la

---

\* Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à Madame Krijnie Ciggaar.

montagne, du côté du Mont Silpios. Huit mille habitants fuient dans la citadelle qui résiste deux jours avant de se rendre : « De toutes parts les troupes musulmanes confluèrent sur Antioche : l'assaut fut donné, les remparts emportés, la ville enlevée avec grand massacre de ses habitants. On entreprit ensuite le siège de la citadelle, qui se rendit contre garantie de la vie sauve et devint une solide possession de l'Islam »<sup>2</sup>. Comme le rapporte peu après la missive que le Grand maître de l'Hôpital Hugues Revel envoie au prieur de Saint-Gilles, « la splendide ville d'Antioche fut prise au quatrième assaut »<sup>3</sup>. Selon la *Gestes des Chiprois*, la prise d'Antioche donne lieu à un carnage, qui fait périr plus de dix-sept mille personnes ; les survivants sont réduits en esclavage : « et après ala [Baïbars] en Antioche, et l'asega, et la prist sans nule defence, à .XIX. jours de may, et furent osis dedens la sité, puis que ele fu prise, .XVII<sup>m</sup>. persones et plus, et furent pris homes et femes et enfans, que de religion que d'autres, plus .c<sup>m</sup>. persones »<sup>4</sup>. La ville est en grande partie incendiée. Parmi les édifices dévastés se trouvent les églises Saint-Paul et Saints Cosme-et-Damien. La destruction s'effectue en présence du sultan, comme il le rapporte lui-même dans une lettre qu'il adresse à Bohémond VI : « O chef des sectateurs de Jésus ! Si tu avais vu tes églises démolies, tes croix sciées, les livres de leurs faux évangiles étalés au jour ; si tu avais vu ton ennemi le Musulman fouler le sanctuaire ; le moine, le prêtre, le diacre immolés sur l'autel ; si tu avais vu tes châteaux devenus proie des flammes et les garnisons brûler au feu d'ici-bas avant celui de l'enfer... tu aurais dit : « Plût à Dieu que je fusse transformé en terre »<sup>5</sup>. Dans la vallée de l'Oronte, les places de Darkoûch, Kafardoubbîn et Belmîs se rendent et leurs garnisons s'embarquent à al-Basît. Celle de Hârim ne doit pas résister longtemps. Après 1268 seule subsiste jusqu'en 1287 Laodicée ou Lattaquié, sur le littoral de l'ancienne principauté<sup>6</sup>. Au sud d'Antioche reste la forteresse de Qoçaïr/Qusair ou Coursat, dans la montagne<sup>7</sup>. Le châtelain Guillaume, qui l'occupe au nom du patriarche, obtient de Baïbars le *statu quo*, moyennant le versement de la moitié des revenus de la seigneurie et l'abandon des droits du patriarche. Sans doute l'émir de Choghr-Bakâs, que Guillaume avait renseigné sur les mouvements des Chrétiens et des Mongols lors de l'attaque sur Sarmîn en 1264, est-t-il intervenu<sup>8</sup>. À la

---

<sup>1</sup> Ibn 'Abd az-Zâhir, *Chroniques arabes des croisades*, éd. Fr. Gabrieli, 1996, p. 336-337. Le connétable est Simon Mansel, fils ou petit fils de Robert Mansel, également connétable d'Antioche, en 1207, 1210, 1219 ; Simon est apparenté à la famille royale d'Arménie ; cf. R. GROUSSET, *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, Paris, t. III, p. 641. Les Templiers semblent ne prendre aucune part à la défense d'Antioche ; à l'approche de Baïbars, le commandeur en terre d'Antioche, Guiraud de Sauzet, se rend à Baghrâs puis à la Roche de Russole ou de Roissel ; jugeant sans doute les deux positions intenable, il les fait évacuer sans combat. La forteresse de Baghrâs, la Pagrae de l'Antiquité, commande la route franchissant le col de Beylan et la défense avancée d'Antioche ; les Francs l'appellent Gaston ou Gastin. Les caravanes qui descendaient habituellement le col de Beylan passaient par Baghrâs et Antioche, en poursuivant vers Djîsr el-Hadîd pour gagner Qinnésrin (Chalcis) et Alep ; R. DUSSAUD, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris, 1927, p. 434.

<sup>2</sup> Ibn 'Abd az-Zâhir, *Chroniques arabes des croisades*, *op. cit.*, p. 336-337.

<sup>3</sup> Cf. J. DELAVILLE LE ROULX, *Cartulaire général de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, Paris, 1894, IV, p. 292, n° 3308. Hugues Revel est le Grand maître de l'Hôpital, d'octobre 1258 à avril 1277.

<sup>4</sup> Cf. *Les gestes des Chiprois. Recueil de chroniques françaises écrites en Orient aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles (Philippe de Navarre et Gérard de Montréal)*, III. *Le Templier de Tyr*, éd. Gaston Raynaud, Publications de la Société de l'Orient latin, Série historique, V, 1887, rééd. 1968, p. 190, § 365.

<sup>5</sup> Cf. E. SIVAN, *L'islam et la croisade, Idéologie et propagande dans les réactions musulmanes aux croisades*, Paris, 1968, p. 173.

<sup>6</sup> Baïbars se distingue ainsi de Saladin qui prit Laodicée mais non Antioche en 1188.

<sup>7</sup> Elle est dite aussi Qalat'at es-Zau ; cf. M. Van BERCHEM, *Voyages en Syrie*, Mémoires de l'Institut français d'Archéologie orientale, Le Caire, 1913, t. I, p. 241 *sqq* ; (voyage en 1895).

<sup>8</sup> La conduite de Guillaume en 1264 est sans doute à mettre en rapport avec l'attitude anti-mongole de l'Eglise latine à ce moment. Guillaume, devenu veuf, se fait moine et laisse la place à son père, Bastard, qui

fin du mois de mai 1268, le roi Hugues III de Chypre envoie devant Antioche une ambassade auprès de Baïbars, pour tenter de négocier<sup>9</sup>. En juillet suivant, des pourparlers sont menés à Acre<sup>10</sup>, sur lesquels pèse l'influence de Charles d'Anjou. Ils aboutissent à un traité, lequel est dénoncé quelques mois plus tard par le sultan, sous prétexte que ceux des habitants d'Antioche qui se sont réfugiés à Acre ne lui ont pas été remis.

Antioche après 1268 n'est plus qu'une modeste bourgade et Daphné [=Bet el-Ma], une ruine<sup>11</sup>. L'importance religieuse de la métropole survit dans les titres des patriarches, mais aucun d'eux n'habite plus cette ville<sup>12</sup>. Le titre de prince d'Antioche ne cesse pas d'être reconnu à Bohémond VI par les chancelleries<sup>13</sup>. 1268 est perçu comme un événement dévastateur, même si les contemporains ne le considèrent pas comme définitif. Chez les Byzantins, l'historien Georges Pachymérès écrit à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle : « Les Italiens occupaient en effet toute la côte de Syrie, régnaient sur la Phénicie, dominaient Antioche même (...). Et voilà qu'à présent la célèbre Antioche est tombée... »<sup>14</sup>. Les textes arméniens donnent la mesure de la puissance de Baïbars en rappelant qu'il fit la conquête de la ville ; ainsi lit-on dans *La Fleur des Histoires*, rédigée en 1307 : « Il [Baybars] prit d'assaut la noble cité d'Antioche l'an de Notre-Seigneur 1268 et causa de grands maux au royaume d'Arménie »<sup>15</sup>. L'écho de la nouvelle est considérable en Occident. Le poète Rutebeuf le répercute dans *La complainte d'Outre-mer* : « Hélas ! Antioche, Terre sainte / comme ta plainte est douloureuse / de n'avoir désormais plus aucun Godefroy ! »<sup>16</sup> La

---

s'était sauvé d'Antioche en même temps que le bailli Jean d'Angerville. Bastard se met à la tête d'une bande de pillards et exerce des rapines sur les territoires musulmans voisins ; il se brouille avec l'émir de Choghr-Bakâs. Finalement il est arrêté sur l'ordre de Baïbars et retenu prisonnier à Damas. Guillaume, accusé d'avoir vendu du vin à des troupes musulmanes se rendant en Cilicie, est à son tour saisi dans un guet-apens et emmené à Damas où il meurt. Qoçaïr est prise en 1275 et Bastard est ensuite racheté par les Templiers d'Acre. Selon les auteurs musulmans, la clémence de Baïbars à l'égard de Qoçaïr vient de ce que les habitants invoquèrent un privilège du calife Omar à l'égard de l'église d'Antioche. Cf. M. Van BERCHEM, *Voyages en Syrie, op. cit.*, t. I, p. 248-249 ; Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord à l'époque des croisades et la principauté franque d'Antioche*, Paris, 1940, p. 716-720.

<sup>9</sup> Hugues III, roi de Chypre depuis décembre 1267, est le fils de Henri d'Antioche et d'Isabelle de Chypre ; Isabelle est elle-même une fille d'Alix de Chypre.

<sup>10</sup> Cf. Muhi al-Din, in *Bibliothèques des croisades*, éd. J. Reinaud, Paris, 1829, p. 513-515. Hugues III est le fils de Henri d'Antioche et d'Isabelle de Chypre ; c'est un cousin germain de Bohémond VI.

<sup>11</sup> Le voyageur Ibn Battûta, visite Antioche entre 1332 et 1348 ; il donne cette description de la ville : « Puis je me rendis à Antâkiyya [Antioche], grande et vieille ville. Elle était entourée d'un rempart solide qui n'avait pas son pareil en Syrie. Lorsque le roi az-Zâhir [Baïbars] conquiert la ville, il le détruisit. Antioche est très peuplée, ses demeures sont joliment construites, la ville a beaucoup d'arbres et d'eau. Dans la banlieue coule l'Oronte. La ville renferme la tombe de Habîb an-Najjâr, près de laquelle se dresse une *zâwiya* où l'on nourrit les voyageurs et dont le cheikh, homme pieux et comblé de grâces, Muhammad ben Alî, est plus que centenaire et en pleine forme. Je lui rendis visite, un jour, dans son jardin : il y avait ramassé de bois qu'il avait chargé sur l'épaule pour le ramener chez lui, dans la ville. Son fils avait plus de quatre-vingts ans, mais il était voûté et ne pouvait se tenir debout. Qui les voyait tous les deux, prenait le père pour le fils et le fils pour le père. » ; Ibn Battûta, *Voyages et périples. Présent à ceux qui aiment à réfléchir sur les curiosités des villes et les merveilles des voyages*, textes traduits, présentés et annotés par Paule Charles-Dominique, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1995, p. 434.

<sup>12</sup> Cf. H. LAMMENS, *Promenades dans l'Amanus et dans la région d'Antioche*, Bruxelles, 1905, p. 61.

<sup>13</sup> Pour la chancellerie pontificale, cf. par exemple le 17 avril 1272 : *Principatu Antiochie, Principi Antiocheno* ; *Registres de Grégoire X*, éd. Guiraud, Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, 2<sup>e</sup> série, 12, Paris, 1892-1898, n<sup>o</sup> 10.

<sup>14</sup> Georges Pachymérès, *Relations historiques*, éd. et notes A. Failler, trad. V. Laurent, 1984, l. III, 4-5, p. 240.

<sup>15</sup> *La Fleur des Histoires de la terre d'Orient, in Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en terre sainte, XII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle*, trad. Chr. Deluz, Paris, coll. Bouquins, 1997, livre IV, chap. VI, p. 864.

<sup>16</sup> Rutebeuf, in *Œuvres complètes*, éd. M. Zink, p. 855. Godefroy est Geoffroy de Sergines, chevalier de Champagne à qui Louis IX avait confié la défense des possessions franques en Terre sainte ; il est mort le

prise de la ville accentue la pression sur ce qui reste du Levant chrétien. Dès le mois d'août 1268, l'ilkhan mongol Abagha renouvelle ses propositions à l'Occident et envoie une lettre au pape. Il propose aux Latins un plan d'attaque visant à encercler les Mamelouks. En Arménie, le roi Héthoum abdique en 1269 en faveur de son fils Léon, libéré après la conclusion d'un traité avec Baïbars ; lui-même devient moine sous le nom de Macarius au couvent de Trazargh, à l'ouest de Sis ; il meurt en 1270. Comme son père, Léon II (1269-1289) n'a pas d'autres protecteurs que les Mongols. Sur le plan commercial, les routes aboutissant à Antioche sont abandonnées au profit de celles qui traversent l'Asie Mineure par la Cilicie et le port d'Ayas.

Même si les secours apportés par Chypre ne sont pas minimes, ce sont surtout les puissances occidentales qui peuvent faire cesser l'avancée de Baïbars. Durant ces années cependant, à l'exception de l'appel d'Urbain IV en 1263, les croisades sont dirigées non pas en Terre sainte mais en Italie contre Manfred et Conradin de Hohenstaufen ; cela reste vrai jusqu'en 1266, date à laquelle le pape Clément IV fait cesser ces prédications.

### **Antioche, une ville bien connue des Bourguignons**

Aucune source ne rend compte de la façon dont la prise d'Antioche est annoncée dans le comté de Bourgogne<sup>17</sup>. La ville est loin d'être inconnue des Bourguignons. Sans parler des nombreuses traditions liées aux premiers temps de l'Eglise, il arrive qu'elle soit associée à Besançon dans la littérature. C'est ainsi le cas dans un texte de Jehan de Saint-Quentin, daté sans doute du début du XIV<sup>e</sup> siècle et intitulé *Le dist des trois chanoines*. Ces trois nobles chanoines, Félix, Dieudonné et Boniface, décident de se retirer du monde pour devenir ermites. Félix se rend à Besançon, Dieudonné à Jérusalem et Boniface à Antioche. Félix mène une sainte vie de « fou ». À Besançon, un riche chevalier assassine son curé alors que celui-ci célèbre l'office religieux. Désireux de se repentir et sur le conseil du pape, il se rend auprès de Boniface à Antioche. Il revient finalement auprès de Félix, qui prie Notre-Dame de lui indiquer un moyen d'absoudre le pénitent. La Vierge apparaît alors, recommandant de ressusciter le prêtre tué afin qu'il puisse lui-même donner son pardon au chevalier. Félix s'exécute et l'âme du pécheur est sauvée. Il devient plus tard archevêque de Besançon. Les trois anciens chanoines meurent le même jour en odeur de sainteté et sont reçus au paradis<sup>18</sup>.

Quelques personnes venues du comté de Bourgogne connaissent Antioche *de visu*. Depuis le XII<sup>e</sup> siècle, des Bourguignons sont en effet attestés dans la communauté latine qui se trouve sur place<sup>19</sup>. Les croisades ont alimenté un courant d'échanges entre le comté de Bourgogne et l'Orient. Après la mort de Frédéric Barberousse, empereur germanique et

---

11 avril 1269. Rutebeuf écrivit avant cette date *La complainte de monseigneur Geoffroy de Sergines*. C'est Olivier de Termes, à Acre depuis 1265, qui commande ensuite « la gent le roi de France ».

<sup>17</sup> Dans la *Chronique de Guillaume de Nangis*, la première mention d'Antioche apparaît à l'année 1279 : « Bendochar, soudan de Babylone, qui avait détruit la ville d'Antioche et causé beaucoup de maux à la chrétienté dans ce pays, rassembla en Turquie une innombrable armée avec laquelle il livra bataille aux Tartares » ; trad. Fr. Guizot, *Sources de l'Histoire de France*, rééd. 2002, t. II, p. 16. Le comté de Bourgogne, presque équivalent au XIII<sup>e</sup> siècle au diocèse de Besançon, correspond à l'actuelle région de la Franche-Comté.

<sup>18</sup> *Dits en quatrains d'alexandrins monorimes de Jehan de Saint-Quentin*, publiés par B. Munk Olsen, Paris, Société des Anciens textes français, 1978, p. 11-25.

<sup>19</sup> « La ville est peuplée notamment de Normands, de Provençaux, d'Italiens du Nord, de Français d'Ile-de-France, de Flamands, d'Allemands, d'Anglais et aussi de Bourguignons » in Cl. CAHEN *La Syrie du Nord à l'époque des croisades et la principauté franque d'Antioche*, *op. cit.*, p. 547. Par exemple le bienheureux André d'Antioche est né à dans cette ville de parents normands ; il meurt à Annecy en 1348. Au XIII<sup>e</sup> siècle, Thomas d'Aquin adresse un opuscule à un « chantre d'Antioche », habitué des controverses avec les Grecs, les Arméniens et les Sarrasins ; cf. *De rationibus fidei ad cantorem antiochenum, editio Leonina*, t. 40 B, 57-73.

comte de Bourgogne, noyé dans le Selef en Cilicie le 10 juin 1190<sup>20</sup>, le gros de son armée se rend à Antioche sous la conduite du fils du souverain, Frédéric de Souabe<sup>21</sup>. S'y trouvent plusieurs grands seigneurs du comté, tels les sires de Faucogney, Salins, Pesmes, Champlitte et Cuiseaux. Par la suite, Antioche est aussi un nom que l'on prononce en Bourgogne. Sous le règne de Frédéric II, alors que le comte palatin Othon réside le plus souvent à la cour impériale en Italie, l'on sait certainement à Besançon que l'un des enfants naturels du souverain se nomme Frédéric d'Antioche († 1256) ; selon les *Thomas Tusci Gesta Imperatorum et Pontificum*, il porte le nom de sa mère : [*illegitimus filius Frederici*] *Fredericus (...) de Antiochia quod Antiochia dicta fuit mater eius*<sup>22</sup>. Au cours des années 1220, la noblesse du comté de Bourgogne participe aux guerres de succession en Champagne, dont l'un des épisodes débute en 1228 avec la rupture du mariage entre la fille du comte Henri de Champagne, Alix de Chypre, et Bohémond V d'Antioche<sup>23</sup>. Arrivé en Terre sainte en 1239, avec la croisade de Thibaud IV de Champagne, le sire Philippe de Montfort († en 1270) épouse Marie d'Antioche et devient seigneur de Toron (Tibnîn), situé à une vingtaine de kilomètres à l'est de Tyr dont il s'empare en 1243<sup>24</sup>. De la même façon que les Champenois, des liens unissent des lignages bourguignons à la Syrie. C'est par exemple le cas des Montfaucon-Montbéliard, une grande famille alliée aux comtes de Bourgogne. Au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, le puissant comte de Jaffa, Jean d'Ibelin († 1266), fils de Philippe d'Ibelin et d'Alix de Montfaucon-Montbéliard, est le cousin germain du comte de Montbéliard, Thierry de Montfaucon, dit le Grand Baron. Il épouse Alix, fille du duc d'Athènes Gui de La Roche, lui-même originaire du comté de Bourgogne<sup>25</sup>. Pendant qu'il participe à la croisade avec le roi Louis IX, le chroniqueur Jean de Joinville, qui est aussi le neveu du comte de Bourgogne et sire de Salins Jean de Chalon († 1267), rencontre à plusieurs reprises Bohémond VI<sup>26</sup>. À Tripoli, il acquiert un reliquaire contenant un fragment du chef de saint Etienne, offert par le prince d'Antioche. Il le donne en novembre 1309 aux chanoines de Saint-Etienne de Châlons-en-Champagne<sup>27</sup>. Avec cette relique, Jean de Joinville reçoit peut-être aussi du prince la ceinture de saint Joseph, qui est ensuite transmise au chapitre de Saint-Laurent de Joinville<sup>28</sup>.

Dans la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, un nombre considérable de Bourguignons fait le voyage de la Terre sainte ; certains d'entre eux semblent y gagner le surnom de « Tartarin », peut-être en liaison avec les Mongols ou « Tartares ». Sont ainsi connus Guillaume dit Tartarin, qui teste à Besançon en 1262<sup>29</sup> ; Vuillemin dit Tartarin, fils de

<sup>20</sup> La mort de Frédéric Barberousse est évoquée par Victor Hugo qui, sur le mode antique, nomme Cydnus le fleuve : « Barberousse en particulier, ce grand Barberousse, où est-il ? Dans le Cydnus, dit l'histoire ; à Antioche, dit la chronique (...) » ; Victor Hugo, *Le Rhin*, I, Paris, 1891, p. 191.

<sup>21</sup> Cl. CAHEN, *Syrie franque, op. cit.*, p. 431. L'archevêque de Besançon, Thierry de Montfaucon-Montbéliard, combat à Acre mais à ma connaissance il n'est pas allé à Antioche.

<sup>22</sup> *Thomas Tusci Gesta Imperatorum et Pontificum, Monumenta Germaniae Historia*, SS, XXII, p. 517. Frédéric a lui-même un fils, nommé Conrad d'Antioche.

<sup>23</sup> G. HILL, *A History of Cyprus, op. cit.*, t. II, p. 131.

<sup>24</sup> Cf. Jean de Joinville, *Vie de saint Louis*, éd. J. Monfrin, Paris, coll. Les Lettres gothiques, 2002, § 310.

<sup>25</sup> J. GIRARD, *La Roche et l'épopée comtoise de Grèce, op. cit.*, p. 111.

<sup>26</sup> C'est Louis IX qui adoube chevalier Bohémond VI ; cf. Jean de Joinville, *Vie de saint Louis*, éd. J. Monfrin, § 522-524.

<sup>27</sup> Cf. J. SIMONNET, « Treize chartes inédites de Jean sire de Joinville », *Mémoires de l'Académie de Dijon*, 1874, p. 232 ; H.-Fr. DELABORDE, *Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville, suivi d'un catalogue de leurs actes* [cité désormais : *Catalogue*], p. 407, n° 722 (à la date du 22 novembre 1309).

<sup>28</sup> Cf. H.-Fr. DELABORDE, *Catalogue*, p. 122 et n. 3.

<sup>29</sup> Archives de la bibliothèque diocésaine de Besançon, Archives privées de M. de Sainte-Agathe. Ce surnom ne va pas sans évoquer ceux qui sont attribués aux chevaliers des seigneuries de la sphère capétienne, revenus en Valois au début du XII<sup>e</sup> siècle avec celui de « Turc » ou de « Bougre » ; cf. *La présence latine en Orient au Moyen Age*, Ghislain Brunel éd., Documents inédits des Archives nationales,

Hugues de Chenecey, en 1268<sup>30</sup> ; Pierre de Velesmes dit Tartarin, attesté l'année suivante<sup>31</sup> et Etienne Tartarin, citoyen de Besançon, nommé en 1277<sup>32</sup>. Dans cette ville existe même une ruelle appelée rue d'Antioche, située sur la rive droite du Doubs, à proximité des remparts et en direction du nord-ouest, dans un quartier populaire et peuplé nommé la « bannière d'Arènes »<sup>33</sup>. À ma connaissance, le premier texte qui la mentionne date de juillet 1325 ; deux chapelains de la collégiale de Sainte-Madeleine cèdent alors pour 90 livres estevenantes leur maison qui donne par un côté sur la rue d'Antioche : *viculum qui dicitur Antioche ex latere superiori*<sup>34</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle, un érudit lettré comme Gilbert Cousin († 1572), secrétaire d'Erasmus, savent que l'église du bourg de Saint-Julien dans le Jura est dédiée à un saint d'Antioche, mais nous n'avons pas d'information pour ce qui concerne le Moyen Age<sup>35</sup>. En revanche, il n'existe aucune mention relative aux autres martyrs d'Antioche, pas même pour sainte Marguerite dont le culte est pourtant très répandu dans le comté de Bourgogne.

Organisée en 1265-1266 à la veille de la chute d'Antioche, la petite armée du comte de Nevers, sans procurer le moindre secours à cette région, porte témoignage des liens constants qui unissent la Bourgogne à l'Orient. Elle est aussi représentative de ces expéditions qui tendent à devenir des pèlerinages.

### **Les Bourguignons en Orient : l'expédition du comte de Nevers**

A l'automne 1265, le comte Eudes de Nevers, fils du duc de Bourgogne, arrive à Saint-Jean d'Acre à la tête d'une troupe formée d'une soixantaine de chevaliers. À cette date, des seigneurs originaires du comté de Bourgogne se trouvent déjà en Terre sainte. C'est vrai par exemple pour Pierre et Gui de Scey, sur place dès 1264<sup>36</sup>. Sur le plan militaire, cette expédition ne joue aucun rôle. Eudes de Nevers lui-même meurt dès l'année suivante, le 4 août 1266<sup>37</sup>. Le patriarche de Jérusalem retient une cinquantaine de

---

Paris, 2000, p. 38. Le surnom devenu patronyme est attesté au XV<sup>e</sup> siècle : le 5 juillet 1418, il est fait mention à Besançon de Denis Tartarin, jadis secrétaire en ordonnance du roi de France Charles V.

<sup>30</sup> *Cartulaire de Hugues de Chalon*, B. Prost et S. Bougenot éd., Lons-le-Saunier, 1904, n° 261, p. 173.

<sup>31</sup> Archives départementales du Doubs, H 803.

<sup>32</sup> Archives départementales du Doubs, B 42. Dans *La complainte de Constantinople* composée vers 1262, Rutebeuf se livre à un jeu de mots sur le nom « Tartares » : « D'un côté viennent les Tartares (« Tartaire »),/ que désormais on fera trop tard taire (« a tart taire ») » ; in *Œuvres complètes*, éd. M. Zink, p. 357. D'autres seigneurs du comté de Bourgogne portent le surnom de « Griffon », c'est-à-dire « le Grec ». C'est vrai en 1254 pour Étienne dit Griffon, fils de Richard de Fondremand, seigneur de Mailley ; Archives départementales du Doubs, B 463 ; Archives départementales de Haute-Saône, H 181 et H 186. En 1271, il est fait mention du « fils Grifon », qui possède un terrain ou « chasal » à Besançon. En 1294 est connu l'écuyer Griffon de Laubespain ; Archives départementales du Doubs, B 402. Réside en outre à Besançon à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et dans le premier tiers du siècle suivant une famille Grifon, relativement aisée, dont l'un des fils devient frère prêcheur au couvent de la ville ; cf. R. FIÉTIER, *La cité de Besançon de la fin du XII<sup>e</sup> au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Etude d'une société urbaine*, Lille-Paris, 1978, p. 394, p. 1187 et p. 1304. Maître Jean dit Griffon rédige son testament à Besançon en avril 1301 et Pierre Griffon, en 1359.

<sup>33</sup> La rue d'Antioche est une portion de la rue du Petit-Charmont. Cf. R. FIÉTIER, *La cité de Besançon, op. cit.*, t. I, p. 64. La rue figure encore sur un plan de 1776 : Bibliothèque municipale de Besançon : plan Yc, G. 1 (61).

<sup>34</sup> Archives départementales du Doubs, G 309 (2).

<sup>35</sup> Gilbert Cousin, *Description de la Haute-Bourgogne connue sous le nom de Comté*, trad. E. Monot, Lons-le-Saunier, rééd. 2000, p. 110.

<sup>36</sup> Sur les seigneurs de Scey, cf. J. GIRARD, *La Roche et l'épopée comtoise de Grèce*, Besançon, 1998, p. 221. Dans son testament donné la même année, Béatrice de Morteau, veuve du seigneur Eudes d'Arguel qui a promis d'envoyer un chevalier outre-mer, offre pour ce faire 100 livres estevenantes ; cf. *Statuts, Nécrologe et Cartulaire de la Confrérie de Saint-Antoine et de Saint-Eloi réunie à la Familiarité de l'église de Saint-Jean-Baptiste de Besançon*.

<sup>37</sup> Rutebeuf compose alors *La complainte du comte de Nevers*.

combattants jusqu'en 1268<sup>38</sup>. La chronique intitulée *Gestes des Chiprois* relate ainsi les faits : « Il avint en se dit an de .M et CC et LXV de l'Incarnacion de Crist, que .I. saint home des haus barons de France, quy fu conte de Neveres, et le conte de Nantuel, et messire Alart de Valerie et .LX. chevaliers de France, si vindrent en la terre sainte de Surie et au servise de Dieu ». Erard de Valéry est nommé immédiatement après les deux « haus barons de France »<sup>39</sup>. Il est lié au comte de Flandre Guillaume de Dampierre, avec lequel il a combattu en Hollande en 1255<sup>40</sup>. Parmi les « chevaliers de France » figurent Renaud de Precigni, chevalier du roi Louis IX, et Gui et Hervé de Chantenai. L'expédition comprend des Champenois, tel Gaucher, l'un des fils de Geoffroy de Villehardouin<sup>41</sup>. Il se trouve aussi des chevaliers du comté de Bourgogne, notamment Richard de Neublans et Othon de la Roche. Celui-ci est apparenté au lignage qui fonde le duché d'Athènes après la Quatrième croisade. Lié par son mariage aux grands lignages de Scey et de Faucogney en Bourgogne, Othon de la Roche<sup>42</sup> a participé en 1259 à la guerre menée par une partie de la noblesse contre l'archevêque de Besançon Guillaume de la Tour, ce qui a entraîné son excommunication<sup>43</sup>. Il est donc possible qu'il se croise en signe d'expiation. Richard de Neublans<sup>44</sup> est quant à lui issu d'un lignage implanté depuis le XI<sup>e</sup> siècle dans le Jura, au sud de Dole, en Bresse et dans le duché de Bourgogne, et qui compte parmi les bienfaiteurs de l'abbaye de Baume-les-Moines. La croisade constitue une tradition familiale : un Etienne de Neublans a participé à la Première croisade et certains chevaliers de Neublans s'établissent après 1204 en Laconie, sous le nom de Nivelet de Gierarchy<sup>45</sup>. Au XIII<sup>e</sup> siècle, les Neublans sont alliés à la prestigieuse famille de Vienne, issue d'une branche des comtes de Bourgogne. Le 14 août 1265, Richard de Neublans se trouve encore en Occident : à cette date, il met ses fiefs en la garde de la comtesse Laure de Bourgogne jusqu'à ce qu'il revienne d'outre-mer : « tanque à ma revenue d'outre mer ou de mes hoirs »<sup>46</sup>. Ce retour est longtemps différé : en 1277, Richard de Neublans est nommé connétable du royaume de Jérusalem par Roger de Sanseverino, représentant de Charles d'Anjou<sup>47</sup>. Au « passage » du comte de Nevers succède l'expédition menée par le fils du roi Henri III d'Angleterre, à laquelle participent également des chevaliers bourguignons.

### **Les Bourguignons dans la croisade du prince Edouard d'Angleterre**

En France, Louis IX se croise de nouveau le 25 mars 1267. Son neveu, le duc d'Aquitaine Edouard montre un réel empressement à l'imiter, en dépit de l'opposition du roi Henri III et du pape Clément IV, pour lesquels la situation politique en Angleterre nécessite la

<sup>38</sup> A.-M. CHAZAUD, « Inventaires et comptes de la succession d'Eudes, comte de Nevers », *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. 32, 1871, p. 169 ; A. DEMURGER, « Pour trois mille livres de dettes : Geoffroy de Sergines et le Temple », *La présence latine en Orient au Moyen Age*, Ghislain Brunel éd., Documents inédits des Archives nationales, Paris, 2000, p. 68-71.

<sup>39</sup> A sa mort, le comte de Nevers lui lègue des bijoux et des reliquaires, dont « les .ii. croisettes d'or et le petit vaisselet d'argent ou il a reliques que li patriarches avait doné es le conte » ; cf. A.-M. CHAZAUD, « Inventaires et comptes de la succession d'Eudes, comte de Nevers », *op. cit.*, p. 196.

<sup>40</sup> Guillaume de Dampierre est lui-même l'un des neveux d'Archambaud VII, le beau-père du comte de Nevers.

<sup>41</sup> Gaucher de Villehardouin se rend ensuite en Sicile avec Baudouin II, l'empereur détrôné de Constantinople, avant de finir sa vie en France.

<sup>42</sup> Le château de la Roche domine la vallée de l'Ognon, un affluent de la Saône.

<sup>43</sup> Le frère d'Othon, Jean, seigneur de la Roche, s'est rendu en Terre sainte en 1255.

<sup>44</sup> Neublans : Jura, canton de Chaussin.

<sup>45</sup> J. GIRARD, *La Roche et l'épopée comtoise de Grèce*, *op. cit.*, p. 233.

<sup>46</sup> *Cartulaire de Hugues de Chalon*, *op. cit.*, n° 236, p. 162.

<sup>47</sup> Cf. G. HILL, *The History of Cyprus*, vol. II, Cambridge University Press, rééd. 1972, p. 173 et n. 6.

présence de l'héritier au trône<sup>48</sup>. Dès la fin de la même année, le prince demande formellement au pape la permission d'entreprendre la croisade. Le 24 juin 1268, lors d'un synode tenu à Northampton en présence du cardinal-légat Ottobuono et de l'évêque Nicolas de Winchester, il prend la croix, suivi par son frère Edmond, par le fils du roi des Romains, le comte Henri l'Allemand, par le comte Gilbert de Gloucester et par environ cent vingt chevaliers, dont vingt-deux bannerets : *Hoc anno dominus Edwardus et dominus Gilbertus comes Glouernie, et multi alii magnates de regno Anglie ceperunt crucem apud Norhamtonam in festo sancti Johannis Baptiste, in subsidium Terre Sancte profecturi*<sup>49</sup>. Le 9 août suivant, le prince se rend à Paris où une convention est jurée avec Louis IX<sup>50</sup>. Celui-ci prête la somme considérable de soixante-dix mille livres tournois<sup>51</sup>. Le prince s'engage à se trouver rendu à Aigues-Mortes le 25 août 1270. Ces faits sont connus en Orient. La chronique chypriote les rapporte en ces termes : « En ce dit an, se crusserent pour passer en Surie le roy Loïs de France et ses enfans, et le roy Charle et le roy de Navare<sup>52</sup> et messire Odoart, fis dou roy d'Engleterre et son frere et plusors autres barons d'Alemaigne et d'Engleterre et d'Espagne, que depuis alerent à Tunes (...) »<sup>53</sup>. Le 10 août 1269, soit après l'annonce de la chute d'Antioche, Edouard rencontre à Gravesend son oncle Richard de Cornouailles le roi des Romains († 1272) et s'entretient avec lui « longuement » au sujet de la croisade : *...qui, cum venisset (Edwardus) navigando apud Graveshend, invenit ibidem hospitatum regem Alemannie, avunculum suum, qui venerat de terra sua ; unde dominus Edwardus hospitavit se apud Nortflete. In crastinum vero predictus rex et predictus dominus Edwardus habuerunt inter se magnum et longum colloquium super transfretatione dicti Edwardi et rebus*<sup>54</sup>. Henri III fait connaître le 20 mai 1270 son intention de partir avec ses fils pour la Terre sainte ; il renouvelle sa promesse le 10 juillet mais par un acte écrit daté du 4 août 1270, il renonce finalement à son projet, sur l'avis des grands d'Angleterre<sup>55</sup>.

Le prince prend la tête d'un groupe d'environ mille chevaliers, recrutés parmi ceux qui servent habituellement les souverains anglais<sup>56</sup>. Quelques-uns sont originaires du comté

<sup>48</sup> Le prince Edouard (1239-1307) est le fils du roi Henri III et d'Eléonore de Provence.

<sup>49</sup> Arnold fitzThedmar, *De antiquis legibus liber : Cronica maiorum et vicecomitum Londoniarum*, éd. Th. Stapleton, Camden Soc. Old series, 34, 1846, p. 107. Cette prise de croix intervient alors qu'il demeure des séquelles de la révolte de Simon de Montfort ; la prédication de la croisade vise peut-être aussi à restaurer la paix civile. Le comte Gilbert, par exemple, est l'un des principaux opposants au roi ; il ne partira finalement pas pour la croisade ; cf. S. LLOYD, « Gilbert de Clare, Richard of Cornwall and the Lord Edward's Crusade », *Nottingham Medieval Studies*, vol. XXX, 1986, p. 46-62.

<sup>50</sup> *Cronica maiorum et vicecomitum Londoniarum, op. cit.*, p. 110-111. La chronique donne *gallicis verbis* le texte de la convention, « sunt fetes de commun acord sur sa voye d'un pelerinage de outre mer iceles cuvenautes (...) » ; *ibidem*, p. 111.

<sup>51</sup> Edouard promet de rembourser le prêt en sept ans et par termes successifs, à partir du 15 mars 1273. Le 24 septembre 1268, la convention est ratifiée par Henri III. Sur le financement de la croisade, cf. J. P. TRABUT-CUSSAC, « Le financement de la croisade anglaise de 1270 », *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 119, 1961, p. 113-140.

<sup>52</sup> Le comte Thibaud V de Champagne, roi de Navarre et gendre de saint Louis, meurt le 4 décembre 1270 à Trapani en Sicile.

<sup>53</sup> *Gestes des Chiprois, op. cit.*, § 356, p. 187.

<sup>54</sup> *Cronica maiorum et vicecomitum Londoniarum, op. cit.*, p. 110. Cf. aussi R. RÖHRICHT, « Etudes sur les derniers temps du royaume de Jérusalem », *Archives de l'Orient latin*, t. I, Paris, 1881, p. 619 et n. 7. Sur le rôle de conseiller joué par Richard de Cornouailles auprès d'Edouard, cf. S. LLOYD, « The Crusade of 1270-1272 : a Case Study », *English Society and the Crusade, 1216-1307*, Clarendon Press, Oxford, 1988, p. 143-144.

<sup>55</sup> Henri III a fait vœu de croisade lors de son couronnement et plusieurs fois ensuite.

<sup>56</sup> Cf. S. LLOYD, « If Edward's crusade was indeed an extended household operation in its essential... » ; cf. « The Lord Edward's Crusade, 1270-2 : its setting and significance », *War and Government in the Middle Ages. Essays in Honour of J. O. Prestwich*, J. Gillingham et J. C. Holt éd., The Boydell Press-Barnes & Nobles, p. 132.

de Bourgogne. L'organisation de la croisade s'effectue alors que ce comté connaît une transition politique difficile ; en effet, les grands acteurs des décennies précédentes disparaissent de la scène sans avoir réellement organisé leur succession. Le comte palatin Hugues meurt ainsi en 1266, à un moment où le rapport de forces est favorable au puissant voisin le duc de Bourgogne ; c'est pourquoi la comtesse Alix, sa veuve, se remarie dès juin 1267 au comte Philippe de Savoie, adversaire du duché... Jean de Chalon, père du comte et sire de Salins, laisse quant à lui à sa mort en septembre 1267 un riche héritage dont ses enfants contestent le partage. Contrairement aux croisades antérieures, ni les comtes de Bourgogne ni les grands nobles du comté n'entraînent donc leurs vassaux en Orient en 1270. On ne retrouve guère alors les lignages qui par tradition participent aux expéditions d'Orient. Est néanmoins présent le comte Hugues de Vienne, seigneur de Pagny, issu de la branche cadette de la famille comtale<sup>57</sup>. Puis viennent des sires comme Aymon de Chantonay, qui rédige son testament au moment de partir pour la croisade<sup>58</sup>. En 1270, Guillaume de Courtenay († 1280), qui est à la fois le beau-frère et le gendre du comte de Bourgogne Jean de Chalon († 1267), se croise avec ses frères dans la suite de Louis IX<sup>59</sup>. Il est difficile de dire s'il gagne ensuite la Terre sainte, comme plusieurs autres chevaliers français.

L'on connaît moins de dix Bourguignons croisés avec le prince Edouard. Ils étaient certainement plus nombreux, s'agissant de seigneurs qui ont dû être accompagnés de leurs vassaux. Malheureusement les sources manquent sur ce point. Issus de lignages implantés à la périphérie du comté, ce sont souvent des cadets, entrés au service soit de la Savoie, qui constitue la grande puissance régionale, soit de l'Angleterre, où les Savoyards exercent une réelle influence à la cour. Combattants aguerris, ces cadets sont habitués aux incessantes expéditions qui les conduisent de la Gascogne à l'Angleterre en passant par la Savoie et le comté de Bourgogne. Les textes mentionnent le rôle joué par un membre de la famille comtale ; il s'agit de Pierre de Chalon, né du mariage du comte de Bourgogne Jean de Chalon († 1267) avec Isabelle de Courtenay († 1256), fille du bouteiller du roi de France Robert de Courtenay. Dans les actes de la pratique, il est plus souvent dénommé « Perrin dit Bouvier »<sup>60</sup>. Par l'intermédiaire des Savoie, qui ont œuvré à rapprocher Jean de Chalon du roi anglais, Pierre de Chalon a obtenu d'Aymon II de Faucigny des fiefs situés dans ce territoire. A la mort de son père, il devient seigneur de Châtelbelin, un château situé près de Salins. Dès octobre 1268, il est marié à Béatrix, fille d'Amédée IV de Savoie, sous la pression du comte de Savoie et de Bourgogne Philippe, oncle de la jeune femme<sup>61</sup>. Le 10 juillet 1270, le jour même où Henri III renouvelle son vœu, Pierre

---

<sup>57</sup> E. PETIT, *Histoire des ducs de Bourgogne*, t. 5, p. 292, n° 3627. Hugues de Vienne meurt à Carthage un peu avant le roi ; cf. *Mémoires et documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, publiés par l'Académie de Besançon, t. IV, 1867, p. 384-385.

<sup>58</sup> Archives départementales de la Côte d'Or, 3 H 1 (cart. 130), p. 179 ; *Bulletin de la société grayloise d'émulation*, 1828, p. 44. Chantonay : Haute-Saône, canton et arrondissement de Gray.

<sup>59</sup> Bibliothèque de l'Arsenal, Ms. 6023, pièce 31<sup>2</sup> : « Veci l'escrit des chevaliers qui doivent aller avec le roi outre mer et des couvenances qui sont entreus et le roi. (...) Guill. de Courtenai (...) disieme de chevaus, 22 000 £ t. et mangeront a court ».

<sup>60</sup> Sous la forme Bovat, « le Bovin, le Bœuf », ce surnom qui correspond sans doute à une certaine qualité physique, peut-être à un corps massif, est assez souvent attribué dans le comté de Bourgogne. On le sait, ce quolibet était aussi celui de saint Thomas d'Aquin. Quant à Rutebeuf, le poète lui-même a décomposé le mot tantôt en « rude bœuf », c'est-à-dire dur à la tâche, frustré, tantôt en « ruiste bœuf », au sens d'impétueux, ce qui constitue une forme d'oxymore ; cf. J. DUFOURNET, « À la recherche de Rutebeuf. Un sobriquet ambigu ; Rutebeuf et la poésie de l'eau », *Du roman de Renart à Rutebeuf*, Caen, Paradigme, 1993, p. 171-180.

<sup>61</sup> Béatrix de Savoie, surnommée « Contesson » († 1292/1293), était auparavant moniale à l'abbaye du Betton en Savoie. Une fois veuve, elle est remariée à Bertrand, sire de Moirans en Viennois, qui en fait son héritière universelle le 9 juillet 1275, puis cette même année 1275 à Emmanuel de Castille, fils de Ferdinand

de Chalon bénéficie comme croisé de la protection du roi d'Angleterre<sup>62</sup>. Le 15 août suivant, un acte est passé sous son sceau, par lequel il prête hommage au comte palatin Othon, son neveu, contre deux cents livrées de terre<sup>63</sup>. Pierre de Chalon ne voyage donc probablement pas avec les chevaliers qui accompagnent le prince Edouard de Douvres à Aigues-Mortes. Malade, il teste *sanus mente licet eger corpore* le 21 juillet 1272. Il meurt au début de l'année 1273. Dans l'armée anglaise se trouve aussi un cousin de Pierre de Chalon, Geoffroy de Joinville, sire de Vaucouleurs († 21 octobre 1314). Il est l'un des frères cadets du chroniqueur Jean de Joinville, qui a lui-même refusé de suivre Louis IX dans une nouvelle croisade. Fils du sénéchal Simon de Champagne et de Béatrix de Bourgogne, il est donc aussi un neveu du comte de Bourgogne Jean de Chalon<sup>64</sup>. Geoffroy de Joinville sert dès 1252 le roi Henri III en Irlande, puis en Gascogne et dans le pays de Galles. Ses mérites lui valent d'épouser une héritière irlandaise, Mahaut de Lacy. En 1270, il se croise avec le prince Edouard qu'il sert jusqu'en Terre sainte. En chemin, il passe par la Champagne où il scelle plusieurs actes. Au retour de la croisade, il se rend en Savoie ; le 2 avril 1273, il assiste comme témoin au mariage de sa nièce Béatrix avec Gaston, vicomte de Béarn<sup>65</sup>. Il est de retour en Irlande la même année 1273<sup>66</sup>. Son expérience de la Terre sainte lui vaut sans doute de participer en février 1290 à l'ambassade envoyée à Rome par le roi Edouard, afin d'organiser une nouvelle croisade<sup>67</sup>. Un frère de Geoffroy, Simon de Joinville († 1277) est peut-être également présent. Simon a hérité de la seigneurie de Marnay près de Besançon, laquelle constituait jadis la dot de sa mère. Il devient aussi seigneur de Gex grâce à son mariage avec l'héritière de ce territoire, une union arrangée en 1252 par le comte de Savoie<sup>68</sup>. Alliés des Savoie, les Joinville partagent l'hostilité des Gex vis-à-vis des comtes genevois. Le comte Guillaume II de Genève a en effet évincé son frère Humbert et contraint ses neveux Pierre et Ebal à trouver refuge à la cour anglaise, où ils se lient aux Joinville. Pierre est marié à Mathilde de Lacy, qui devenue veuve en 1249 est donnée à Geoffroy de Joinville. En 1259, Simon de Joinville assiste Ebal lorsque celui-ci rédige à Londres son testament<sup>69</sup>. Pour sa part, Simon est attesté dès 1254 au service des Anglais en Gascogne. S'il participe à la croisade de 1270, il est de retour en Occident dès avant le 19 octobre 1272, date à

---

de Castille et de Elisabeth de Hohenstaufen. Sa première union visait à soustraire Pierre de Chalon à l'influence politique du duché de Bourgogne.

<sup>62</sup> Cf. R. RÖHRICHT, « Etudes sur les derniers temps du royaume de Jérusalem », *Revue de l'orient latin*, 1881, t. I, p. 631 ; B. BEEBE, « The English Baronage and the Crusade of 1270 », *Bulletin of the Institute of Historical Research*, vol. XLVIII, 118, novembre 1975, p. 144 ; S. LLOYD, « The Crusade of 1270-1272 : a Case Study », *English Society and the Crusade, 1216-1307*, *op. cit.*, tableau en annexe. Le privilège royal consiste en ce que les hommes, terres, biens et revenus du croisé sont protégés par le roi.

<sup>63</sup> *Mémoires et documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, publiés par l'Académie de Besançon, 1908, t. VIII, n° 231, p. 207.

<sup>64</sup> Béatrix († mars 1260) est une sœur de Jean de Chalon et la fille du comte Etienne de Bourgogne. Elle épouse Simon de Champagne en 1224. L'un de leurs fils, Guillaume de Joinville, est doyen du chapitre métropolitain de Besançon.

<sup>65</sup> Béatrix est née d'un premier mariage de Béatrix de Bourgogne avec le sire de Faucigny ; le mariage a été rompu.

<sup>66</sup> H.-Fr. DELABORDE, « Un frère de Joinville au service de l'Angleterre. Geoffroy, sire de Vaucouleurs », *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. LIV, mai-août 1893, p. 338.

<sup>67</sup> H.-Fr. DELABORDE, *Catalogue*, *op. cit.*, p. 374, n° 583.

<sup>68</sup> Colonel de GRAILLY, « Un Savoyard en Terre sainte au XIII<sup>e</sup> siècle, Jean I<sup>er</sup> de Grailly », *Revue savoisiennne*, 1937, p. 17.

<sup>69</sup> J.-P. CHAPUISAT, « Au service de deux rois d'Angleterre, au XIII<sup>e</sup> siècle : Pierre de Champvent », *Revue historique vaudoise*, 72, 1964, p. 161.

laquelle un acte est passé sous son sceau, à Léaz près de Gex<sup>70</sup>. A la croisade, Simon de Joinville a pu retrouver l'un de ses voisins, Jean de Grailly († 1303). Il s'agit comme lui d'un seigneur du bassin lémanique entré au service du roi Henri III. Jean de Grailly devient conseiller de l'Echiquier<sup>71</sup>. En 1270, il suit le prince Edouard en Terre sainte. C'est seulement par la suite qu'il s'implante dans le comté de Bourgogne, où il devient aussi un fidèle du comte Othon IV ; en février 1279, il entre en effet dans l'hommage de ce dernier, pour sa seigneurie du pays de Gex<sup>72</sup>. Durant la croisade, Jean de Grailly a de responsabilités importantes et doit notamment procurer les vivres et denrées nécessaires aux combattants<sup>73</sup>. En 1272, il reçoit le commandement des forces laissées à Acre. Il est ensuite nommé par le roi de Chypre sénéchal du royaume de Jérusalem, avant de devenir le capitaine du corps de chevaliers du roi de France. En 1274, il représente les Etats latins d'Orient au concile de Lyon. Il devient sénéchal en Gascogne, avant de revenir en Syrie à la fin des années 1280 et de participer à la défense d'Acre en 1291<sup>74</sup>. Il rejoint alors Othon de Grandson († avril 1328), un compagnon de la croisade de 1270. Ce dernier appartient à un lignage prestigieux du Jura, également implanté dans le comté de Bourgogne<sup>75</sup>. Il compte lui aussi parmi les Savoyards qui servent les rois anglais. Son cousin Pierre de Champvent († vers 1302) l'introduit en Angleterre en 1265, au moment de la bataille d'Evesham ; avec d'autres seigneurs bourguignons, il bénéficie des récompenses accordées au moment de la victoire. Sa présence en Sicile auprès d'Edouard est mentionnée le 15 janvier 1271<sup>76</sup>. L'un de ses frères, Gérard de Grandson, se croise peu après et reçoit le 30 janvier 1271 la protection du roi Henri III<sup>77</sup> ; il voyage avec le prince Edmond et arrive à Acre en septembre 1271. En juin 1272, lorsque Edouard fait connaître

---

<sup>70</sup> Un acte daté du 30 septembre 1271 fait mention d'un litige opposant Simon de Joinville à Jean de Grailly, ce qui me paraît impossible ; Archives départementales de Côte d'Or, B 1237. Sur ce point, je remercie M. Matthieu de La Corbière de ses précieux conseils.

<sup>71</sup> Cf. Colonel de GRAILLY, « Un Savoyard en Terre sainte au XIII<sup>e</sup> siècle, Jean I<sup>er</sup> de Grailly », *op. cit.*, p. 17. Chateaubriand évoque les Grailly dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Françoise de Foix, comtesse de Chateaubriand, était sœur de Lautrec et du maréchal de Foix, braves comme les Grailly, sans avoir les talents du captal de Buch » ; Supplément aux *Mémoires*, éd. de la Pléiade, tome II, p. 950.

<sup>72</sup> Archives départementales du Doubs, B 46, f<sup>o</sup> 73 v<sup>o</sup>. À cette date, le comte cherche à s'assurer de la fidélité des vassaux de Léonette de Gex, veuve de Simon de Joinville. Le fils de Jean de Grailly, Pierre, adoubé chevalier par le roi Edouard, participe au tournoi de Chauvency en 1285 ; il y est décrit comme « *Grilly au fils de bon prodomme/ que d'Illlande eci a Rome,/ doit li renons de lui aller* » ; vers 769-771 ; cf. L. DELOBETTE, « La noblesse comtoise au tournoi de Chauvency », *Actes du colloque international Lettres et musique en Lorraine du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. Autour du tournoi de Chauvency*, 27 février-1<sup>er</sup> mars 2007, Metz (à paraître).

<sup>73</sup> Cf. *Collection générale des documents français qui se trouvent en Angleterre recueillis et publiés par J. Delpit*, Paris, 1847, p. 4, n<sup>o</sup> 14 : « diverses obligations par lesquelles Edouard se porte caution de l'ordre des Templiers, si ceux-ci ne remboursent pas à certains marchands de Palestine les sommes prêtées par ces derniers à plusieurs chevaliers croisés, dont Jean de Grailly, cité pour 2000 livres ». En 1275, Jean de Grailly reçoit la quittance de tous ses comptes de croisade ; cf. S. LLOYD, « The Crusade of 1270-1272 : a Case Study », *English Society and the Crusade, 1216-1307*, *op. cit.*, p. 140 et n. 119. De 1272 à 1275, Jean de Grailly dépense en Terre sainte 11 500 livres tournois ; *Registres de Jean XXI*, n<sup>o</sup> 4, cité par J. RICHARD, *Le royaume latin de Jérusalem*, Paris, 1953, p. 298, n. 1.

<sup>74</sup> H.-Fr. DELABORDE, *Catalogue*, *op. cit.*, p. 374, n<sup>o</sup> 583.

<sup>75</sup> Grandson est situé sur les bords du lac de Neuchâtel, en Suisse actuelle ; le sire de Grandson est pourtant considéré comme un Bourguignon : cf. Jean le Roux, poète franc-comtois du XIV<sup>e</sup> siècle : « Neufchatel, Cusance, Chalon / Oyselet, de Rye et Granson / De Ray, Villers, Joux, Estrabon / sont du pays les grands barons » ; cf. « Notice sur la baronnie d'Estrabon », *Annales du Doubs*, 1876. Le père d'Othon, Pierre, meurt vers 1258. Il était le frère de Henri de Champvent et de Gérard de La Sarraz.

<sup>76</sup> Cf. KINGSFORD, « Sir Othon de Grandison, 1238 -1328 », *Transactions of the Royal Historical Society*, 3<sup>rd</sup> Series, vol. III, Londres, 1909, p. 128, n. 4.

<sup>77</sup> Cf. B. BEEBE, « The English Baronage and the Crusade of 1270 », *Bulletin of the Institute of Historical Research*, vol. XLVIII, 118, novembre 1975, p. 148. Gérard de Grandson est chanoine à Lyon en 1259 puis évêque de Verdun ; il meurt en 1278.

à Acre ses ultimes volontés, il nomme Othon parmi ses exécuteurs testamentaires<sup>78</sup>. Ce dernier commande après le départ des croisés un détachement soldé par le trésor de Londres<sup>79</sup>. Par la suite, le sire de Grandson mène une carrière internationale comme diplomate et familier des grandes cours, y compris celles des papes<sup>80</sup>. Philippe de Savoie s'efforcera d'unir ce personnage à l'une des filles du comte de Bourgogne, Othon IV. L'union ne se fera pourtant pas, mais Othon de Grandson recevra néanmoins des rentes sur le sel de Salins, dans le comté<sup>81</sup>.

Au groupe des Bourguignons présents en Terre sainte au début des années 1270, il faut sans doute adjoindre Pierre d'Auxonne. En 1272, il est y envoyé en mission par le pape Grégoire X († 1276)<sup>82</sup>. Il porte le nom d'une petite ville située sur la rive gauche de la Saône et qui relève politiquement du duché de Bourgogne, tout en appartenant au diocèse de Besançon. Par tradition, Auxonne procure au clergé diocésain nombre de religieux<sup>83</sup>. Avant la croisade, Pierre d'Auxonne est connu dès 1258 comme l'un des fidèles du comte Jean de Chalon, actif avec lui lors des crises politiques qui opposent les Bisontins à leur seigneur, l'archevêque<sup>84</sup>. A la fin du siècle, en mars 1297, il est évoqué dans le testament du duc Robert de Bourgogne. Ce dernier précise qu'il a reçu de son père dix mille livres tournois pour le secours de la Terre sainte ; il ajoute à cette somme notamment six cents livres, remises dit-il, par « Peron (Pierre) d'Auxonne », à la même intention<sup>85</sup>. A la différence des autres Bourguignons, il n'est pas certain que Pierre d'Auxonne ait participé à l'ensemble de la croisade anglaise.

---

<sup>78</sup> « En nun du Pere, du Fiuz, e du Seynt Espirit, Amen. Nus Edward, einsne filz au noble Rey d'Engleterre, fesoms nostre testament, en nostre bon sen, e en nostre bone memorie, le Samedy prochein apres la Pentecouste, en le an de nostre Seygnur mil deu cent setaunt secund, yn ceste manere : En primes, nus divisoms a DEU, e a nostre dame seinte Marie, e a tuz seyns nostre alme : & nostre cors enseuelir, ou nos esseketurs, ceo est asaver, sire Johan de Bretayne, sire William de Valence, sire Rog' de Clifford, sire Payn de Chautres, sire Roberd Tiletot, sire Otes de Grauntson, Robert Burnell, & Antoyne Bek, o aukons de eus aurunt devise » ; *Foedera, conventiones, literæ, et cujuscunque generis acta publica, inter reges Angliæ et alios ... habita aut tractata*, Thomas Rymer et Robert Sanderson éd.,<sup>[1]</sup>1816, vol. I, p. 495.

<sup>79</sup> « Si laissa garnison en Acre, et en fit capitaine un vaillant chevalier, qui eut nom Othe de Granson, et lui laissa deniers pour tenir la guerre contre les sarrasins, et puis s'en vint en Angleterre » ; *Mémoires et documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, publiés par l'Académie de Besançon, t. IV, 1867, p. 361.

<sup>80</sup> Il est gouverneur des îles de la Manche en 1275 et justicier du pays de Galles en 1284. En 1291, Othon de Grandson dirige la défense d'Acre assiégée par les Musulmans ; c'est l'apogée de sa carrière. Il fait don à la cathédrale de Lausanne d'un *antependium* en étoffe, de technique et de style byzantins mais avec une inscription latine et la représentation de deux grands saints « d'Occident », Gabriel et Michel ; cf. H. BELTING, *Il medio oriente e l'occidente nell' arte del XIII secolo*, Bologne, 1992, intro., p. 2.

<sup>81</sup> Cf. KINGSFORD, « Sir Othon de Grandison, 1238 -1328 », *Transactions of the royal historical Society*, *op. cit.*, p. 188.

<sup>82</sup> *Registres de Grégoire X*, éd. Guiraud, *op. cit.*, n° 189, p. 63.

<sup>83</sup> Cf. R. FIÉTIER : « Auxonne, grande pourvoyeuse en ecclésiastiques et religieuses de Besançon » ; *in Cité de Besançon*, *op. cit.*, p. 1339. Par exemple, Blanche d'Auxonne, religieuse dans un béguinage de Besançon, rédige en 1272 son testament par lequel elle nomme son héritier « Jésus-Christ mort en croix » ; *Mémoires et documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, publiés par l'Académie de Besançon, 1844, t. III, p. 75. De nombreux frères prêcheurs au couvent de Besançon sont originaires d'Auxonne.

<sup>84</sup> En réaction, une bulle fulminée par le pape Alexandre IV en mai 1258 interdit aux fidèles de Jean de Chalon de briguer des canonicats à Besançon ; parmi eux est nommé « Pierre d'Aussone » ; E. CHARMOILLAUX, *Histoire de l'établissement de la Commune de Besançon*, Université de Besançon, 1904, p. 100.

<sup>85</sup> Dom V. PLANCHER, *Histoire générale et particulière de Bourgogne*, aux preuves, p. XCIII.

## Le déroulement de la croisade

Après la chute d'Antioche, la première expédition de secours est celle que dirige le roi Jacques I d'Aragon. Son escadre quitte Barcelone le 4 septembre 1269. Il est prévu que ses troupes fassent jonction à l'Hayas en Cilicie avec celles des Mongols, ces derniers promettant de remettre les Latins en possession des territoires conquis par les Mamelouks. Après une très violente tempête qui envoie par le fond une bonne partie de la flotte, le roi débarque à Aigues-Mortes et refuse de continuer ; les deux infants d'Aragon, plus de quatre cents chevaliers et dix-huit navires atteignent Acre où ils demeurent jusqu'en 1270. L'expédition menée par Edouard d'Angleterre est retardée à son départ ; ce dernier s'embarque d'abord à Portsmouth en direction de la Gascogne où se trouvent sa femme et Alphonse de Castille ; des vents contraires lui font rebrousser chemin. Il gagne finalement Douvres d'où il embarque, le 15 ou le 20 août pour traverser la Manche<sup>86</sup>. Sur le continent, l'itinéraire qui emprunte « les chemins les plus directs » n'est pas connu, mais le prince traverse probablement la Champagne et peut-être le comté de Bourgogne avant de suivre la vallée du Rhône<sup>87</sup>. Le 29 septembre, il arrive à Aigues-Mortes, d'où il embarque pour Tunis le 4 octobre. Il apprend en Sardaigne la mort du roi Louis IX. Lorsqu'il aborde à Tunis, le 10 novembre, une paix avec les Musulmans vient d'être conclue. Le prince Edouard repart alors pour hiverner en Sicile, avec Philippe III et Charles d'Anjou. Après qu'une partie de la flotte est détruite par une tempête dans le port de Trapani, des croisés se résignent le 25 novembre à différer la croisade, ce à quoi se refuse Edouard d'Angleterre<sup>88</sup>. Ce dernier séjourne durant l'hiver et jusqu'au printemps à la cour du roi Charles à Palerme : *Et tunc dominus Edwardus remansit apud Palermam usque ad mensem maii, et tunc transfretavit usque ad Acon*<sup>89</sup>. C'est alors qu'il confie à Rusticien de Pise une copie du roman *Gyron le Courtois*, un texte déjà en possession de l'empereur Frédéric II en 1240, le priant de le réécrire en y intégrant une autre matière arthurienne. Pendant l'hiver, Rusticien compose aussi un autre texte, intitulé *Meliadus de Leonnoys : ensemble plusieurs autres nobles prouesses de chevalier faictes par le roy Arthur, Palamedes et Galliot de Pre*<sup>90</sup>.

Lorsque le prince Edouard fait mettre à la voile, l'accompagnent des chevaliers français expérimentés qui s'étaient croisés avec le roi Louis IX, notamment Erard de Valéry, surnommé « le vainqueur de Conradin » depuis la victoire de Tagliacozzo en 1268, et Enguerrand de Bailleul<sup>91</sup>. Après une escale à Chypre, l'armée débarque en mai 1271 à

---

<sup>86</sup> R. RÖHRICHT, « Etudes sur les derniers temps du royaume de Jérusalem », *Archives de l'Orient latin*, t. I, Paris, 1881, p. 620.

<sup>87</sup> Cf. S. LLOYD, « The Crusade of 1270-1272 : a Case Study », *English Society and the Crusade, 1216-1307*, *op. cit.*, p. 142, n. 134.

<sup>88</sup> R. RÖHRICHT, « Etudes sur les derniers temps du royaume de Jérusalem », *op. cit.*, p. 620 et n. 20. Cf. aussi Guillaume de Nangis : « Edouard, fils aîné de Henri, roi d'Angleterre, qui était venu plus tard que les autres au siège de Tunis, ne voulant pas encore, après le traité conclu avec le roi de Tunis, s'en retourner chez lui, résolut avec quelques chevaliers du royaume de France d'achever s'il pouvait, l'accomplissement du vœu qu'il avait fait, et passa à Acre, en Syrie, pour secourir la Chrétienté », *Chronique de Guillaume de Nangis*, éd. Fr. Guizot, *op. cit.*, t. II, p. 6.

<sup>89</sup> *Chronica maiorum et vicecomitum Londoniarum*, *op. cit.*, p. 131.

<sup>90</sup> En 1298, Rusticien est réputé se trouver à Gênes le compagnon de captivité de Marco Polo, dont il rédige le récit des voyages. Dès 1307-1308, Thiébaud de Cépoï, envoyé par Charles de Valois, époux de Catherine de Courtenay elle-même héritière des droits de l'empire latin de Constantinople, se procure un exemplaire du *Devisement du Monde* à Venise ; A. JORIS, « Autour du *Devisement du Monde*. Rusticien de Pise et l'empereur Henri VII de Luxembourg (1310-1313) », *Le Moyen Age, Revue d'histoire et de philologie*, n° 3-4, 1994, p. 354.

<sup>91</sup> Enguerrand de Bailleul participe en 1285 à la croisade d'Aragon avec le roi de France Philippe III le Hardi.

Acre. Selon la *Gestes des Chiprois*, l'arrivée du prince a lieu le 9 mai : « Et en sel an meymes [1271] à .ix. jours de may, arriva à Acre monseignor Odoart, fis dou roy d'Engleterre, que en son veage ot mout de tempeste de mer, que .i. sifon fery en sa nave que poy ne la nea ; et amena sa feme o luy, et vint le conte de Bretaine<sup>92</sup>, et au meés de setembre, vint à Acre messire Arniot [Edmond], frere de messire Odoart »<sup>93</sup>. Comme le rapporte une chronique, l'annonce de cette arrivée parvient à Londres le 23 août suivant : *Hoc anno, in vigilia sancti Bartholomei, venerunt rumores Londoniis literatorie per dominum Edwardum, quod ipse mense maii precedenti, cum uxore sua et omni comitiva, sanus et incholumis applicuit in Terram Sanctam apud Acon*<sup>94</sup>. Le futur pape Grégoire X, Thibaud Visconti, archidiacre de Liège à partir de 1245 et bien introduit à la cour du roi Henri III, débarque quant à lui en Terre sainte après le prince Edouard, dans la seconde quinzaine de mai 1271<sup>95</sup>. Sur place, les Anglais sont attendus par une partie de l'armée frisonne, qui a voyagé directement l'hiver précédent de Tunis à Acre.

Baïbars s'empare immédiatement, dès le mois de juin, de la forteresse des chevaliers teutoniques, Montfort (Kalat Kurain). A lire la *Gestes des Chiprois*, le prince Edouard prend à cette occasion la mesure de la puissance musulmane : « En cel an, asega le soudan Montfort des Alemans, .i. chastiau bien près d'Acre, et le prist à .xii. jours dou mois de jun à fiance, sauve lor vies, et à .xvi. jours de gunet mena les gens devant Acre, et les laissa aller ; et seluy jour la gent d'Acre si furent tous as armes pour defendre la terre, et adons messire Odoart vy l'ost dou soudan et son grant poier, et conut bien que il n'en avoit pas gens de combatre au soudan, et por ce n'en oza nul des crestiens yssir à luy, et l'endemain se parti le soudan, et ala en Babiloine »<sup>96</sup>. L'expédition compte en effet des forces militaires limitées<sup>97</sup>. En outre, il n'est guère possible de compter sur le soutien des autres princes chrétiens<sup>98</sup>. Comme les Aragonais, le prince entend donc mener une action concertée avec les Mongols. C'est pourquoi, dès son débarquement, il envoie au khan Abagha à Tabriz une délégation composée de trois membres, frère Reginald Rossel, Godefroi de Vaux et Jean de Parker<sup>99</sup>. Depuis les années 1260, les Occidentaux considèrent en effet les Mongols non plus comme des adversaires, mais comme des

---

<sup>92</sup> Le fils du comte de Bretagne a épousé en décembre 1259 la fille du roi Henri III et obtenu le comté de Richmond.

<sup>93</sup> *Gestes des Chiprois*, *op. cit.*, p. 199, § 376. Edmond a quitté l'Angleterre en mars 1271 ; il est passé par la Savoie.

<sup>94</sup> *Chronica maiorum et vicecomitum Londoniarum*, *op. cit.*, p. 141. Le prince Edouard a épousé en 1254 Eléonore de Castille.

<sup>95</sup> M.-H. LAURENT, « Grégoire X et Marco Polo (1269-1271) », *Ecole française de Rome, Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, t. LVIII, 1941-1946, p. 132-144.

<sup>96</sup> Baïbars met ensuite à profit l'absence de Hugues de Chypre et de Bohémond VI qui ont rejoint le prince Edouard, pour attaquer Chypre : *Gestes des Chiprois*, *op. cit.*, § 377 et § 380. Une flotte de quatorze navires peints en noir comme les vaisseaux chrétiens, avec la croix au vent, attaque en vain le port de Limassol. Comme le roi de Chypre se vante ensuite dans une lettre, le sultan lui répond et le nomme en manière d'insulte simplement « bailie » ; G. HILL, *History of Cyprus*, *op. cit.*, p. 167 ; *Chroniques arabes*, éd. et trad. J. Reinaud, Paris, 1829, p. 528.

<sup>97</sup> Selon Makrizi, qui écrit au XV<sup>e</sup> siècle, le prince avait avec lui à son arrivée à Acre en mai 1271 « trois cents cavaliers, huit navires, des galères et autres bâtiments, formant un total de trente embarcations, sans compter ce qui était arrivé précédemment sous la conduite de l'*ostadar* (majordome) du prince » ; *Histoire des sultans mamlouks (1250-1308)*, trad. E. Quatremère, Paris, 1837, I B 86. À ces forces s'ajoutent celles des Latins d'Orient.

<sup>98</sup> L. LOCKHART, « The Relations between Edward I and Edward II of England and the Mongol il khans of Persia », *Journal of Persian Studies*, VI, 1968, p. 24.

<sup>99</sup> Le frère Reginald Rossel a navigué depuis l'Angleterre avec le prince Edouard ; Jean de Parker est un chevalier originaire du Hampshire, qui reçoit la protection du croisé le 12 mai 1270 ; on ignore tout de Godefroi de Vaux ; S. LLOYD, « The Crusade of 1270-1272 : a Case Study », *op. cit.*, tableau en annexe et B. BEEBE, « The English Baronage and the Crusade of 1270 », *Bulletin of the Institute of Historical Research*, *op. cit.*, p. 146.

« infidèles de bonne volonté » et de nombreux échanges diplomatiques ont été organisés. De même, la tolérance religieuse est de règle en Perse jusqu'à la fin du siècle<sup>100</sup>. La mission anglaise est suivie d'effets ; par une lettre adressée au prince Edouard en date du 4 septembre 1271, le khan accepte en effet de coopérer. Il prévoit un plan visant à attaquer sur deux fronts les adversaires, *infideles Sarazeni : Verba vestra, per virorum providorum et discretorum nuntiorum nostrorum, fratrem Reginaldum Rossel, Godefridum de Waus, Johannem le Parker, propositis ex parte vestra, diligenter intelleximus. Super bona vestra voluntate quam plurimum fuimus gavisus. Verum quod, anno preterito, infideles Sarazeni christiane fidei non modicum injuriantes, christianis quam pluribus dampna quam plurima intulerunt, eorumque terras, possessiones devastare minime verebantur, placuit nobis, ut inimici nostri pariter et vestri, in medio circumdati, nobis utriusque adversa cogitantes, exercitibus fortibus ex utraque parte, Dei vivi virtute, suprema confusi, extirpantur. Ideoque consulti ex parte nostra Cemakar exercitus capitaneo cum exercitibus validis vobis transmittere curavimus ; unde vos de cetero una cum dicto Cemakar discrete consulentes tam de die quam de mense cum inimicis preliandi caute ordinare curetis (...)*<sup>101</sup>. Le noyan Samaquar est chargé du commandement d'un détachement armé, relativement faible cependant car Abagha est occupé sur d'autres fronts. En octobre 1271, dix à douze mille Mongols sont détachés des forces d'Anatolie et se présentent au nord de la Syrie. Selon le chroniqueur Moufazzal, l'itinéraire emprunté par ces soldats passe par Elbistan et Marache<sup>102</sup>. Des combats se déroulent dans la région d'Antioche ainsi que, plus au sud, vers Alep, Hamâ et Hims ou Homs (Emèse)<sup>103</sup>. Les habitants de la forteresse de Qoçaïr, au sud d'Antioche, guident les soldats mongols. Ces derniers se retirent cependant, à l'approche de l'armée mamlouke envoyée de Damas<sup>104</sup>. Cela empêche d'opérer la jonction avec les forces des croisés. La présence des Mongols a néanmoins allégé la pression exercée par Baïbars sur les Latins. Ces derniers lancent ainsi en novembre 1271 une attaque sur Caco (Qaqun), au sud-est de Césarée ; il leur est impossible de prendre la tour qui défend la ville. Le raid donne lieu au massacre d'un millier de Turcomans et à un pillage de têtes de bétail<sup>105</sup>. La chronique relate ainsi les faits : « A .xxiiii. jours dou mois de novembre dou dit an, monseignor Odoart et le roy Hugue et la chevalerie de Chipre et d'Acre, et le Temple et Ospitau alerent brizer .i. cazau quy a non Cacon, qui est en la terre de Sezaire loins d'Acre .xii. liues et plus, et firent grant damage à Sarazins et gaignerent .ii. herberges de Turquemans, et tuerent Sarazins asés et prirent bestiaill gros et menu .xii<sup>m</sup>., et asegerent aucuns Sarazins dedens une tour quy est à Caco mout fort environée de focés plains d'aigue, et bien l'eüssent prise, mais nos gens douterent de trop demorer pour le cry quy estoit par la terre, et là Sarazins estoient ja assemblés de toutes pars, dont nostre gent se partirent et vindrent à Acre à tout lor guain sain et sauf »<sup>106</sup>. Le khan Abagha, retenu sur

<sup>100</sup> Cf. J. RICHARD, « Les Mongols et l'Occident : deux siècles de contacts », *1274-Année charnière. Mutations et continuités*, Colloque international du CNRS n° 558, p. 85-96.

<sup>101</sup> *Chronica maiorum et vicecomitum Londoniarum*, *op. cit.*, p. 143. La lettre parvient au prince seulement après son retour en Angleterre. Pour ce qui concerne cette alliance, il est à noter que le message que les frères Polo doivent transmettre de la part de Tedaldo Visconti aux Mongols concerne également et en priorité la recherche d'une union avec l'ilkhanat.

<sup>102</sup> Moufazzal, *Histoire des sultans mamlouks*, extraits (1260-1317), trad. E. Blochet in *Patrologie orientale*, 1919, p. 545.

<sup>103</sup> R. RÖHRICHT, « Etudes sur les derniers temps du royaume de Jérusalem », *op. cit.*, p. 623, n. 35.

<sup>104</sup> Cf. Cl. MUTAFIAN, *La Cilicie au carrefour des Empires*, 1988, t. I, p. 444 ; A. KHOWAITER, *Baïbars the First*, Londres, 1978, p. 62 ; C. D'HOSSON, *Histoire des Mongols*, La Haye, 1834, t. 3, p. 460.

<sup>105</sup> Qâqûn constitue une forteresse franque, relevée par Baïbars en février-mars 1267 ; l'église franque est convertie en mosquée et des souks sont installés ; cf. J. PRAWER, *Histoire du royaume latin de Jérusalem*, Paris, 2<sup>e</sup> éd. 2001, t. II, p. 478.

<sup>106</sup> *Gestes des Chiprois*, *op. cit.*, § 381, p. 200 ; cf. aussi G. HILL, *History of Cyprus*, *op. cit.*, p. 168.

d'autres fronts, ne peut pas à se rendre en Syrie auprès d'Edouard<sup>107</sup>. Rien n'est ensuite tenté par le prince en direction d'Antioche ; les chevaliers du royaume de Chypre refusent de servir hors des limites du royaume et seules quelques chevauchées sont menées dans les environs d'Acre et vers le sud<sup>108</sup>. Le 31 mars 1272, Grégoire X devenu pape encourage par écrit le prince à persévérer : *Rogat eum et hortatur ut circa custodiam et defensionem ejusdem Terrae sollicite vigilet et laboret*<sup>109</sup>. Au mois d'avril suivant, Hugues de Chypre et Baïbars concluent pourtant à Césarée une trêve, appelée par convention à durer dix ans et dix mois. Edouard n'est pas partie à cet accord, peut-être pour signifier son hostilité à l'influence de Charles d'Anjou. En juin, il est de façon significative victime d'une tentative d'assassinat, à laquelle il sait résister :

« Or vos diray se quy avint à monseignor Odoart : il avint que .i. Sarazin home d'arme se vint batiser à Acre, et messire Odoart le fist faire crestien, et le tint de son hostel. Cestu si fist atendant à messire Odoart que il yroit espier les Sarazins là où l'on lor poroit maufaire, et avoit ja fait ce servize aucune fées ; et par luy alerent nos gens à saint Jorge et à Caco, dont messire Odoart se fia tant en luy, que il comanda que il ne fust defendu de parler à ly ni de jour ni de nut. Si que il avint une nut que il vint à la chambre où monseignor Odoart ce dormoit o la raine, et mena o luy le durgeman, et fist entendant que il venoit d'espier et voloit parler à monseignor Odoart, si que monseignor ly ovry sa chambre il meïsmes, vestu soulement en chemise et braie, et le Sarazin s'acosta à luy et le fery d'un coutiau sur la hanche, quy ly fist une parfonde plaie et perelyouse, et messire Odoart se senty feru et le fery .i. cop dou poin, par mi le temple, quy l'abaty estordi à terre une pisse, et puis prist .i. coutiau de table quy estoit en la chambre, et le fery en la teste et l'ocist. Le cri se leva entre la mahnée, et virent lor seignor feru, et jeterent le cry par la ville d'Acre, dont les seignors s'assemblerent là et firent venir tous les mieges et esclaus quy li suserent sa plaie et en traïstrent le venim, dont il fu bien guary, la mercy Dieu, et se party à .xxii. jors de setembre, et ala outremer en sa terre »<sup>110</sup>.

Comme le rapporte cette chronique, comprenant que sans armée plus importante et faute d'entente avec les autres princes chrétiens, ses entreprises contre Baïbars sont vaines, le prince reprend la mer en septembre 1272, devancé par une partie de ses chevaliers qui rallie l'Europe durant l'été.

À l'exception d'Othon de Grandson et de Jean de Grailly qui reçoivent un commandement militaire après le départ du prince Edouard, nul texte n'évoque le moindre rôle joué en Terre sainte par les croisés du comté de Bourgogne. La croisade est-elle un échec ? À l'évidence, l'alliance mongole n'a pas pu fonctionner, ni Antioche être recouvrée. Néanmoins, comme l'écrit Simon Lloyd, « (le prince Edouard) *tried with some success, to alleviate the problem of manpower by raising mercenaries, allying with the Mongols, and mobilising the bickering forces of the Latin East* ». Par la suite, de nombreux autres projets de reconquête de la Terre sainte s'appuient sur un plan identique à celui de 1271, prévoyant des opérations militaires au nord de la Syrie et en Cilicie. Cela est manifeste par exemple au début du XIV<sup>e</sup> siècle, alors que les papes successifs déploient une grande activité pour organiser une croisade. Ainsi en 1307, Hayton, auteur

---

<sup>107</sup> D'autres relations diplomatiques sont attestées par la suite entre les Mongols et les rois Edouard I et Edouard II ; cf. T. Hudson TURNER, « Unpublished Notices on the Times of Edward I, especially of his Relations with the Moghul Sovereigns of Persia », *The Archaeological Journal*, VIII, 1851, p. 45-51 ; L. LOCKHART, « The Relations between Edward I and Edward II of England and the Mongol khans of Persia », *op. cit.*, p.23-31.

<sup>108</sup> J. PRAWER, *Histoire du royaume latin de Jérusalem*, *op. cit.*, t. II, p. 500-505.

<sup>109</sup> *Registres de Grégoire X*, éd. Guiraud, *op. cit.*, n° 362, p. 138.

<sup>110</sup> *Gestes des Chiprois*, *op. cit.*, § 382, p. 201.

de la *Fleur des Histoires de la terre d'Orient*, neveu du roi Héthoum I d'Arménie et bon connaisseur du terrain, imagine-t-il ce plan qu'il soumet à Clément V : « Ils pourraient passer l'hiver en Arménie puis, au printemps suivant, l'armée des pèlerins pourrait aller par terre jusqu'à Antioche, à une journée de marche de distance, pendant que les navires arriveraient par mer au port d'Antioche, ainsi l'armée de mer et l'armée de terre se rejoindraient. Après avoir occupé la cité d'Antioche, qu'ils prendraient rapidement avec l'aide de Dieu, (ils marcheraient vers Tripoli puis pourraient reconquérir le royaume de Jérusalem) »<sup>111</sup>. Peu après l'écroulement du monde latin d'Orient, les Occidentaux sont donc loin de renoncer à Antioche, qui sans doute symbolise en partie ce monde perdu.

---

<sup>111</sup> *La Fleur des Histoires de la terre d'Orient*, op. cit., p. 876. Hayton, au moment où il rencontre le pape, est religieux de l'ordre des Prémontrés ; venu de Chypre à Poitiers, il rédige son ouvrage à la demande du pape. Le texte a un grand écho en Occident.